

---

Guillaume Cayet

# Une commune

Retourner l'effondrement  
tentative 1



*éditions*  
**THEATRALES**

# Une commune

Retourner l'effondrement tentative 1

Du même auteur

**Aux éditions Théâtrales**

DANS LA COLLECTION « RÉPERTOIRE CONTEMPORAIN »

*Les Immobiliés / Proposition de rachat*, 2014

*Dernières pailles. Retourner l'effondrement tentative 2*, 2016

*La terre se dépose au fond. Retourner l'effondrement tentative 3*, 2017

**Chez d'autres éditeurs**

*Couarail*, in *Juste trouver les mots...*, collectif, Lansman Éditeur, 2014

---

Guillaume Cayet

# Une commune

## Retourner l'effondrement tentative 1

Épopée ouvrière

---

*éditions*  
THEATRALES

Créées en 1981, les éditions Théâtrales sont, depuis le 2 octobre 2015, une société coopérative d'intérêt collectif rassemblant fondateurs, salariés, auteurs et partenaires culturels dans un même mouvement de défense et de diffusion des écritures théâtrales contemporaines. La maison souhaite ainsi partager et incarner les valeurs du mouvement coopératif français et de l'économie sociale et solidaire.

La collection « Répertoire contemporain » vise à découvrir les écrivains d'aujourd'hui et de demain qui façonnent le terreau littéraire du théâtre et à les accompagner. Pour proposer des textes à lire et à jouer. Direction éditoriale : Pierre Banos et Jean-Pierre Engelbach.

© 2016, éditions Théâtrales,  
47, avenue Pasteur, 93100 Montreuil.

ISBN : 978-2-84260-730-2 • ISSN : 1760-2947

Photo de couverture : © Aurélia Lüscher.

Selon les articles L. 122-4, L. 122-5-2 et 3 du Code de la propriété intellectuelle, pour tout projet de représentation ou pour toute autre utilisation publique d'*Une commune*, une demande d'autorisation devra être déposée auprès de la SACD ([sacd.fr](http://sacd.fr)). L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du CFC (Centre français d'exploitation du droit de copie).

## *Retourner l'effondrement tentatives 1 à 3 :*

### L'homme sans monde ou Le point de vue de Pénélope

«Étaient et sont des “hommes sans monde” tous ceux qui sont contraints de vivre à l'intérieur d'un monde qui n'est pas le leur, d'un monde qui, bien qu'ils le produisent et le fassent fonctionner par leur labeur quotidien, “n'est pas construit pour eux”, n'est pas là pour eux, un monde pour lequel ils sont prévus, utilisés et “là” mais dont les normes, les visées, le langage et le goût ne sont pas les leurs, ne leur sont pas autorisés.»

**Günther Anders**, *L'Homme sans monde*, trad. Michèle Colombo

Fin de la petite paysannerie, fin de la ruralité, délires survivalistes, film post-apocalyptique, fin de l'Histoire ; l'ultimatum n'a jamais été aussi proche. C'est en tant que morts en sursis que nous existons désormais. Il n'y aurait plus d'alternative que le constat larmoyant de l'échec, que la triste figure d'un jugement prochain, que des tentatives malodorantes de rachat et d'expropriation. L'art serait alors à la contemplation de ce désespoir macabre, la politique à la tentative de cautérisation de cette vieille peau campagnarde (des référendums consultatifs) ou bien à la propagation de ce capitalisme sauvage (des essais d'extraction du gaz de schiste), de cette destruction programmée de notre habitat naturel. Alors nous afficherions notre défaite. Alors nous aurions perdu, tout simplement, et dirions comme eux qu'il «n'existe pas d'alternative à ce mode de vie capitaliste et néolibéral non négociable» (pour paraphraser Thatcher et Bush). Alors «peuple victimaire», nous nous afficherions comme vaincus, nos cris pythiques seraient romantiques et la domination de leurs unités discursives (« tout est à terme») ô combien justifiée par cette place de subalternes que nous nous réserverions dans l'Histoire.

Seulement, une contre-narration existe. Elle fait le pari de dire que pour ne pas subir une histoire, il faut en raconter mille autres. Elle fait le pari de dire que la narration est une technique de lutte. Elle fait le pari de dire que l'imagination peut tout sur le réel, lorsqu'elle est pensée comme le coup de tambour qui martèle les crânes et non comme la pierre de l'Église

au centre du village. Lorsqu'elle est pensée comme le cri de la discorde et non du ralliement au tribun. L'apnée du tiraillement et non l'asphyxie de la messe. Elle fait le pari de dire que l'imagination est le cheval qui tire le réel de son embourbement. Elle ne répète pas la révolution, elle préfigure sa possibilité. Non son avènement sacré, mais son éventualité profane. Ces trois histoires, publiées successivement, nous les nommons tentatives, pour *tenter* de retourner cet effondrement programmé. Pour *tenter* de penser un en dehors, d'autres possibles, pour *tenter* de retourner l'ordre narratif obséquieux dominant, pour *tenter* de voir ce qu'il y a derrière. Après. Pour *tenter* de percer le secret que l'imaginaire caresse. Non pas un monde sans nous, mais un « nous » sans leur monde. Pour *tenter* de parler de ceux qui s'organisent. Pour *tenter* de parler de ceux qui ont déjà survécu à l'effondrement.

Ici et toujours, *Voraltewelt* (« le Vieux Pays »). Ici un peuple probable et fantasmé, tantôt armée de réserve du Capital tantôt armée de la Révolution, qui se manque et continue de se manquer, un peuple de la nuit et de la page noircie. Ici l'écriture confrontée à la page blanche. Ici le point de vue de Pénélope, de celle restée sur la rive, de celle en dehors du récit dominant. Ici donc, ceux et celles qui tissent, qui ont tissé et qui continueront de tisser. Ici : les contre-Ulyssien-ne-s. Celles et ceux qui n'ont pas eu d'odyssée. Parce que la mort et la fin sont politiques. Parce qu'elles participent à cette narration dominante à déconstruire, ces trois tentatives distinctes visent à appréhender le chant du possible sur la ferraille du réel. Ici, nous dirons un autre monde ou rien. Ici nous tenterons de *Retourner l'effondrement*.

**Guillaume Cayet**

# Un hymne aux forêts

Les forêts poussent de manière autonome ; les villages aussi, pensais-je.

*Une commune* est le témoignage de vingt-sept personnages soumis à la fin d'un monde. Retraité-e-s, propriétaires, fonctionnaires, ouvrier-e-s, ingénieur-e-s et leurs enfants, adolescent-e-s ou déjà grand-e-s, y survivent. Tou-te-s sont né-e-s ici. Mais un homme revient avec la proposition peu scrupuleuse de faire revenir le temps d'avant. Le passé refait alors surface chez chacun-e des protagonistes. Deux histoires se racontent et deviennent interdépendantes ; celle des personnages, et celle de la terre. Cette pièce raconte comment des femmes et des hommes reprennent possession de leur droit le plus fondamental : celui à la terre. Mais pour cela, tou-te-s vont devoir se défaire de ceux qui tentent de s'approprier ce droit commun. Comment parvenir à se réapproprier un territoire ?

Dans ce théâtre social, oppressé-e-s et oppresseur-se-s changent en permanence de rôle, comme pour révéler la nature intime de notre effondrement. Au sein de la révolte qui gronde sur le territoire, on discerne la lutte primitive de chacun-e pour trouver sa place. *Une commune* est la continuité de ces territoires ruraux libres que l'auteur défend. *Une commune* est un hymne aux forêts qui ne poussent pas seules, mais qui révolutionnent entre elles.

**Jules Audry**, metteur en scène <sup>1</sup>

---

1. Guillaume Cayet a écrit *Une commune* en résidence à la Chartreuse de Villeneuve-lez-Avignon en octobre 2015, avec la grande complicité de Jules Audry.

« Ces derniers temps, on a prétendu que la communauté rurale, étant une forme archaïque, était vouée à la ruine par l'Histoire »

**Véra Zassoulitch**, *Lettre à Marx*, février 1881

« Il est des moments où un événement ou un combat particulier entrent avec force dans la figurabilité du présent »

**Kristin Ross**, *L'Imaginaire de la Commune*, 2015

« Rien n'est plus simple que de soulever un village quelconque. Le peuple est constamment capable et prêt à se révolter et, après la révolution, à s'organiser dans l'indépendance. Il ne lui manque pour cela que la conscience de sa force, la haine contre ses oppresseurs et la pratique de la révolte. En conséquence, les révolutionnaires n'ont pas besoin d'enseigner le peuple, qui n'a rien à apprendre. Le peuple connaît ses propres souffrances et leurs origines. Les révolutionnaires n'ont qu'à attiser la haine contre les classes privilégiées, éveiller chez le peuple la conscience de sa force et exercer cette force par des tentatives de putsch. »

**Mikhaïl Bakounine**,

cité par H. M. Enzensberger, trad. Lily Jumel

# Personnages

M. VIVIEN

MME VIVIANE

LAURA, 16 ans

SANDRINE - LA MÈRE - LA SERVANTE

ERNEST - LE PÈRE

LUCAS, 27 ans

CINQ CONSEILLERS MUNICIPAUX, dont trois gueules noires (1, 2 et 3)

CHRISTOPHE - L'OUVRIER-PAYSAN - LE MARI, 40 ans

INGRID - L'ANCIENNE CANTINIÈRE - LA MÈRE, 43 ans

NICOLAS - LE FILS, 17 ans

LE PREMIER INGÉNIEUR, Duclos

LE DEUXIÈME INGÉNIEUR, Florian

LE PÊCHEUR

M. LE MAIRE, Edmond

M. LE PRÉFET, Émile

L'INGÉNIEUR SCIENTIFIQUE - SIMON

BATMAN, THE DARK KNIGHT, DIT

VÉRA

LE JEU

JENNY l'assistante

FRED le cameraman

STÉPHANIE la journaliste

UN-E POLICIÈR-E

DEUX INFIRMIÈR-E-S

## Une mine théâtrale

On pourrait s'imaginer la scène comme une grande mine théâtrale où des ouvrier-e-s désœuvré-e-s tentent par le théâtre de se réapproprier leurs moyens de production. On pourrait s'imaginer des cintres comme des salles de pendus, où des uniformes de gueules noires côtoieraient les costumes de leurs personnages et bourreaux. On pourrait s'imaginer un spectacle où des ouvriers rejouent leur libération. On pourrait penser une scène préfiguratrice de transformation sociale. Devant nous donc, il est à s'imaginer un village, une mine à l'abandon et des corps qui s'articulent à retourner leur effondrement

Les parties « hors-jeu » sont ici écrites à titre d'exemple. Le texte peut être joué sans celles-ci. Elles peuvent/doivent être réécrites par le collectif à création

## Les règles du jeu

Une barre oblique « / » indique le point d'interruption lorsque les répliques se superposent

Un tiret moyen « - » en fin de réplique indique que la phrase n'a pas pu être terminée

Un tiret moyen suivi d'une majuscule au sein d'une même réplique indique que la pensée n'a pu être terminée

Les paroles en italique prononcées par Ingrid sont sa voix intérieure, comme murmurée

Point de grammaire : le pronom pluriel « illes » a été préféré, afin de combler l'absence d'un pronom pluriel commun. Le trait d'union « - » a été choisi pour rendre le neutre, typographiquement

# 1. Le retour du Messie

*Une salle des fêtes – une estrade – trois chaises – un pupitre*

*Le vent souffle dans les chemises et les paupières toutes affûtées du matin chantent le renouveau. Les Vivien portent de ces têtes de fête. Il flotte dans l'air un petit goût de joie*

M. VIVIEN.- Cher mineurs, chères mineuses, si je reviens vers vous après ces années d'éclipse, c'est avec toute la bonhomie d'un ami, d'un amant, d'un éternel compagnon, que ces mots s'additionnent pour former des propositions valables pour l'avenir. Je suis né ici voyez-vous, dans la houille et le charbon, en 1955, et comme chacun, chacune d'entre vous : je connais cette terre. Mon père m'y a appris les astres. Ma mère m'a instruit la contemplation des choses. Comme le papillon sortant de sa chrysalide : j'ai éclos ici. Cette salle des fêtes m'a convié à mon baptême, à mon mariage mais également à l'enterrement des miens. Je me suis construit, entre ce carrelage blanchâtre et ces néons jaunâtres, une réputation de – tour à tour – danseur de twist, crooner lubrique, imitateur de Charles Trenet. « Il revient à ma mémoire des souvenirs familiers, je revois ma blouse noire lorsque j'étais écolier, sur le chemin de l'école je chantais à pleine voix, des romances sans paroles, vieilles chansons d'autrefois, douce France, cher pays de mon enfance, bercée de tendre insouciance, je t'ai gardée dans mon cœur, mon village, au clocher aux maisons sages, où les enfants de mon âge, ont partagé mon bonheur, oui je t'aime, et je te donne ce poème, oui je t'aime, dans la joie ou la douleur ». La douleur, la douleur, la douleur, est-ce véritablement elle la cause et la source de toute chose. Devrions-nous la contempler comme une chose abstraite et sans figure, une amie de longue date à qui l'on ouvre la porte, l'eau sortant de la rivière pour rejoindre son lit, ou bien la combattre. La combattre comme une vulgarité sans pareille. La montrer du doigt et dire : bouh douleur, affreuse cruauté du mal. Je me souviens de chaque nervure, de chaque plante. De la couleur de l'aube. De l'étreinte du midi lorsque le soleil rejoint son centre. Et je vois aujourd'hui grandir un midi triste, une aube sans lune, une étreinte sans ciel, une rosée sans matin, un matin sans tendresse. Je reviens vers vous avec la joie de l'enfance – fébrile

et intrépide – qui a vu sa mère de loin en vieillesse et pierre se raidir. Nos terres de fer mes ami-e-s sont aujourd’hui terres de rouille. Avant il y avait le progrès ici, mais celui-ci vous a été enlevé. Avant ici l’avenir nous toisait la nuque, maintenant regardez : ces bâtisses vides, ces maisons à l’abandon, ces regards déçus, humiliés. Ces chiens de paille qui lapent au caniveau de l’histoire. Sur la centaine de familles qui formait notre communauté houillère : combien êtes-vous à présent. Une vingtaine. Et demain : combien serez-vous. Nous avons connu des exodes, des sacrifices. Nous avons connu des moments difficiles, je ne vais pas vous rappeler les conditions de mon exil, mais il fut accéléré par cet arrêt violent et définitif et je suis rentré plus qu’en état de souffrance. Mes ami-e-s, à moi aussi la douleur m’a ouvert ses rangs. Je fus un temps milicien de la défaite. Dépressif des allées claires. Mais aujourd’hui, mes ami-e-s, atteint, je reviens. Depuis 1991, et ma fille n’était pas encore née, mais un mur tombait et nous nous effritions avec lui. L’Europe ouvrait ses frontières et avec elles les cornes de son taureau qui allait la cocufier. L’Europe ouvrait ses frontières et avec elles une vague de travail à moindre coût. Notre industrie de tradition ne pouvant lutter contre cette frénésie d’emploi au rabais / je n’avais pu –

MME VIVIANE.- Tu sais très bien que ça n’a rien à voir

M. VIVIEN.- Hein

MME VIVIANE.- C’est pas l’explosion du bloc soviétique qui a fermé la mine

M. VIVIEN.- Mais c’est un bon argument

MME VIVIANE.- Les sentiments Vivien sont un bon argument, les sentiments, pas le mensonge

M. VIVIEN.- Depuis cette date donc – Où les fleurs ont séché, je n’avais pu revenir ici, avant d’avoir la certitude d’un retour jovial et épanouissant pour tou-te-s. Seulement, nous ne nous baignons jamais véritablement deux fois dans le même fleuve. Je veux dire rivière, je veux dire ici. Et c’est avec ce mouvement perpétuel, signe de renouveau, que j’aimerais que nous dialoguions aujourd’hui. Il n’est pas question de reproduire les erreurs passées. Nous avons changé, grandi, mais nous sommes resté-e-s les mêmes. Des identités variables. J’ai vu les oiseaux en arrivant, ils volent sur le dos pour ne pas voir la misère, mais c’est fini. Dès à présent,

il n'est plus temps pour les larmes. Il n'est plus temps de s'apitoyer. Non, il n'est plus temps pour la douleur. Choisissez vous-même : heureux celui qui, arraché au bateau, se noie, il a touché le fond. Ou alors : heureux celui qui, arraché à la mer, échappe à la tempête, il a touché le port. Alors maintenant mes ami-e-s, après vous avoir livré ces quelques réflexions : je vous pose la question. Est-ce véritablement le désespoir qui nous peuple. Est-ce véritablement l'héritage que vous voulez laisser aux vôtres, ou plutôt, est-ce cela le testament que vous laisserez à vos enfants, un testament-charbon, un testament-cendres. Et je poserai la même question à mon enfant, ma Laura (laquelle – je le présume – notre venue ici inquiète et fascine. Et nous savons comme l'inquiétude et la fascination sont filles de même portée). Pensez-vous – penses-tu – que la mine a cligné ses dernières paupières il y a de cela vingt-cinq années. Et si notre houillère rouvrirait, oui, une industrie certes davantage industrialisée mais à visage plus humain, une industrie : fleuron de notre patrimoine local. Qu'en dites-vous mes ami-e-s. Revivre au temps des mines, réhabiter la terre, cette terre que nous chérissons tant

LAURA.- (*applaudissements*)

M. VIVIEN.- C'était comment

LAURA.- Super. T'étais super

MME VIVIANE.- (*sonnerie de téléphone*)

M. VIVIEN.- Convainquant / plutôt

LAURA.- Un vrai petit tribun

M. VIVIEN.- (*bégayant*) Cesse tes brouilles et tes balbu/balbutiements

MME VIVIANE.- (*au téléphone*) Je comprends, je comprends, merci

M. VIVIEN.- Quoi

MME VIVIANE.- C'était Edmond

M. VIVIEN.- Qu'est-ce que nous veut monsieur le maire

MME VIVIANE.- Il y a eu un incendie au hangar

M. VIVIEN.- De quoi –

GUILLAUME CAYET

MME VIVIANE.- Illes disent que c'est un incident, sûrement dû à la réouverture de la ligne électrique

LAURA.- (*sifflet*)

M. VIVIEN.- Et arrête avec ta joie là

LAURA.- Je vous l'avais dit que c'était l'horreur de venir ici

MME VIVIANE.- Tiens-toi tranquille Laura

LAURA.- (*en sortant*) « Le hangar a brûlé, vive l'incendiaire, le hangar a brûlé, vive l'incendiaire »

MME VIVIANE.- Si je t'attrape jeune fille

## 2. Les rêves de cendres

*Une chambre d'ado*

*Lucas est assis par terre. Il joue avec des Kapla, qu'il dresse tel un château, tenant des sortes de mèches entre les mains. La mère (Sandrine) entre dans la chambre*

LA MÈRE.- Tu t'amuses bien (*un temps*) C'est bientôt l'heure pour le repas. Tu mettras tes pantoufles pour descendre. Pas les baskets hein. Tu as vu qu'à la télé ce soir illes passent ton film préféré, notre film préféré. J'ai encore des glaces dans le congél'. Comme ton père a sa réunion -

LUCAS.- C'est Superman

LA MÈRE.- Pardon. Ton film, notre film préféré c'est *Titanic*

LUCAS.- J'ai changé de film

LA MÈRE.- Quand ça

LUCAS.- La semaine dernière

LA MÈRE.- Et pourquoi ça

LUCAS.- J'aimerais être un super-héros, pouvoir faire des choses, des choses que les autres ne font pas

LA MÈRE.- Ne recommence pas

LUCAS.- Dans le film le monsieur il tire des rayons laser avec les yeux

LA MÈRE.- Tais-toi

LUCAS.- Pardon maman

LA MÈRE.- Tais-toi je te dis. J'en peux plus. Arrête avec ces histoires de super-héros hein. Notre film préféré, ton film, c'est *Titanic*, avec DiCaprio, l'histoire d'amour

LUCAS.- Mais je déteste les histoires d'amour

LA MÈRE.- C'est l'âge : ça te passera. Bon c'est pas grave, mais, est-ce que tu accepterais de regarder *Titanic* avec moi quand même

---

Guillaume Cayet

## Une commune

### Retourner l'effondrement tentative 1

Dans son triptyque *Retourner l'effondrement*, Guillaume Cayet investit un théâtre politique et engagé tout en proposant des partitions concrètes à de larges distributions d'acteurs. Il s'agit d'un retour à la terre, mais celle d'un terroir militant qui refuse la fatalité de l'exode et du dépérissement.

*Une commune*, premier opus, est une fable épique ancrée dans une communauté villageoise dans laquelle se nouent des événements dramatiques que les relations intimes des personnages éclairent avec ingéniosité. Alors que d'aucuns estiment advenue la « fin de l'histoire », validation passive d'une situation politique figée, le retour d'un propriétaire important dans le village va faire naître un sentiment d'urgence à rebâtir du commun. Une union des paysans et des ouvriers avec comme souvenir historique cette Commune de Paris, rare moment de conjonction des luttes.

À la manière du théâtre brechtien didactique, mais revisité sous la double autorité des mouvements syndicaux et politiques actuels (zadistes, alternatifs, écologistes, décroissants...) et d'une dramaturgie d'aujourd'hui (une large distribution modulable pour un groupe de sept à une vingtaine d'acteurs), Guillaume Cayet hisse son texte à la hauteur des enjeux contemporains, pour un théâtre debout.

---

ISBN : 978-2-84260-730-2 | 16 €



---

[www.editionstheatrales.fr](http://www.editionstheatrales.fr)